

Pierre Alechinsky

Lettre suit

Le Chemin

nrf

Gallimard

Idéotracés

Ma main prend le départ. Personne n'est là. Le champ n'a pas été balisé. Ma tête suit des yeux. Pas de complicité. Encouragements : aucun. Une trace en amont : je suis responsable.

J'oublie comment faire. Je m'acharne, m'illusionne. Si volontairement, avide, ma main s'élançe, une entrave – ma tête – l'empêche de gagner le large.

S'accroupir sur un brise-lames, la marée descendante dessinant, redessinant de longues taches d'encre de Chine.

Dans le doute, comme un poisson dans une flaque. Le poisson nage. Les mêmes mouvements, la même volonté d'aller loin. On nage, on nage. « Je ne comprends pas – pense-t-il – c'est pourtant la même eau, mais quelle menace! Ce calme... Que faire... Croire qu'il est en mon pouvoir de nager ici encore un peu comme avant. »

... bien avant l'heure, avant le premier bond, le premier geste. Je m'y entendais à ne rien entreprendre. Je m'y voyais venir, au geste.

Je m'entends à rester le corps allongé sur de moutonneux oreillers fourrés de plumes et d'oiseaux silencieux. Je m'entends à m'asseoir sur un lit, tête croquée.

Les vacances, partout autour de mes bras étendus. Les

souvenirs et la paille des granges, une odeur s'y mêle. J'ai été là. J'y cours. Étendu.

A portée de la main, les souvenirs d'enfance; mais par quel biais les saisir? A portée de la main, ces objets familiers, ces poignées de porte à hauteur des yeux. A portée de l'inquiétude, l'énorme bond que je faisais au réveil, le plus loin possible du dessous du lit.

Il va falloir me lever aujourd'hui; le bout du monde si j'y arrive. Que ne puis-je travailler les couvertures au menton, en tranquillité. Vers midi, dans ma ruelle, les passants me féliciteraient de toutes les choses que j'aurais faites.

Mais voilà, il va falloir me lever, me débarrasser de la paille, me démêler, me revoir et me corriger, me parapher, m'exécuter aux plus basses besognes et me contenter de gestes maladroits.

Griffer le papier d'une ligne essentielle, abandonner un vrai fouillis qui parle haut, ce n'est pas un métier. Un interrogatoire.

La ligne est déchirure : brillante, elle est sentier; sombre, elle borde.

Le front plissé d'une plage
devant la mer
calme comme une morte.

Dévoiler de l'intérieur ce que l'extérieur oppose comme envers.

Le plus clair de mon temps passe à soulever – à maintenir soulevées – mes paupières. Le moment venu, je les abaisse comme des trappes. Le soleil glisse de l'autre côté, à reculons. C'est un travail, maintenir ses paupières chiffonnées près de l'arcade sourcilière. L'état de veille est une guerre. Ce qui endort l'automobiliste : un volant qui ne parle pas, une conduite rapide, une digestion lente. Le peintre, quand il se trace un itinéraire au pinceau, quand personne ne le questionne sur le sens de ce camionnage de couleurs, quand il gratte et enduit, agit et s'agite, quand il agite ses flacons, ses cheveux, ses blancs de plomb, sa garance, son devenir, quand il se voit faire de grands gestes et se surprend à parler tout haut, il s'endort – lui aussi – au volant de ses préoccupations.

L'assoupissement est un moment très important de la journée. C'est peut-être là que tout va se résoudre, que les problèmes vont se dissoudre, que nous allons enfin les confondre. Ils s'entendent, eux, pour plonger un immense bâton dans notre roue. Nous, nous les voyons dans un trou, convaincus de les avoir immobilisés. Eux nous tiennent et fredonnent la berceuse. C'est eux qui nous versent de la route au fossé, nous bordent et nous disent : « là... là... c'est tout... là... ». Vient le réveil. Un coup de règle sur les ongles. Sursaut.

Or, cette nuit, il m'avait semblé – et de manière précise – avoir repris le dessus. Je les avais tous confondus, les problèmes, tous confondus. Ils n'avaient pas de quoi être fiers. C'est moi qui possédais les bâtons, on s'était taillé une clé dans les ramures et seule la langue – si mes souvenirs sont exacts – seule la langue... non, la lance... la lampe, et seule...

... qu'une sensation confuse du monde. Rien n'est moins net dans l'esprit que cet arbre coiffé d'herbe, que l'écriture

géante des marées. Verrai-je un jour le vent se détacher du ciel avec netteté ?

Et aujourd'hui, dois-je endormir ma conscience avec des gestes rituels ?

Peu de chose, ces derniers temps ; à force d'attendre, je me demande ce qui me retient et ce que je retiens.

Un « je suis content » ou « ne le suis pas » est déjà de trop devant l'arbre qui dit tant, et si bien.

La foudre le frappe, il porte son deuil. La foudre l'épargne, il continue de grandir, et se balance.

Lézarde positive sur fond de ciel.

L'arbre nage mieux que je ne plonge. Il fleurit encore, parfois. Moi, je suffoque. J'apprends.

A bonne toile, bon dos.

En somme, un tableau sera aussi vert et agité qu'une forêt sera noire en hiver et vivante en nous.

Le temps qu'il faut pour se mettre au travail est lourd comme un paquet de mer. Il nous lèche les pieds, de jour en jour, de marée en marée. Et les huîtres s'accrochent. En regardant mes pieds, on voit tout de suite que je suis un homme pris par le temps. Chaque matin, je laisse une heure au pain. Je me retrouve, à la descente ou à la remontée des étages, les mains vides ou les mains pleines, avec l'impression d'avoir un espace vague à combler. Derrière la porte, une chaise m'attend ; je le sais, je la connais. Je sais des choses sur ce que je ne ferai jamais. Le temps presse. Et c'est difficile d'agir dans le temps qui presse. Mon bras s'est sou-

levé tout à l'heure, j'étais beaucoup plus loin que lui. Agir est une remorque. Et quand j'avance ma montre, c'est uniquement parce que je retarde.

Cette fois, nous resterons sur notre faim : allonger le bras pour ne rien perdre du rectangle à tout faire, se repaître sur le dos de la table; tout vider?

Nous resterons sur notre faim : les noirs de suie, le papier venu de la forêt. Les gestes larges, qui les suspend?

Nous resterons : une main hors du temps, hors du regard; une main dans le ventre caché du papier, armée du noir et du feu du pinceau. Une main, l'encre.

Et la bouteille : aucune route tracée devant le goulot.

Et la bouteille : à jamais chargée de nuit.

Et le papier : trac, pas le moindre souffleur; place des phobies à dompter.

Et le papier : lieu du quitte et du double. Les noirs et les blancs, le feu de bois, la neige, les trois bonzes, la danseuse. Une réserve.

Se retrouver dans l'élément premier, partager la solitude, accompagner d'un trait d'encre la vie d'une goutte d'eau, sécréter de la fourrure ou de la nacre : désirs entiers.

Nous resterons spectateurs de nos actes. Nous n'avons pas l'indifférence de la chenille. Elle se retourne pour admirer sur les dalles le chef-d'œuvre qui brille? Nous la suivons du regard.

Nous sommes encombrés. Dix postes de radio chuchotent une anthologie complète. Des milliers de tableaux sous les yeux, le peintre va à la toile, s'embourbe dans la mémoire.

L'automatisme.

La toupie tourne. Elle n'a pas assisté à sa lancée ni à

l'enroulement de sa corde. Jamais elle ne mesure l'adresse, ou la maladresse, de qui la lance. Elle n'avait pas le pouvoir du mouvement, elle n'a pas le pouvoir de l'arrêt. Elle tourne. Au milieu de mégots, de brosses et de tubes, devant une toile que j'ai tendue, je deviens toupie, toupie qui se voit. Je peux, je dois enrouler la corde.

Laissez-moi le temps de me lancer : il faut que je vise. Tant de fois j'ai attendu une meilleure lancée, alors que je tournais... D'avance, j'ai le mal de mer.

... poursuivis poursuivants.

J'ai abandonné la poursuite, ils s'éloignent trop vite. Sans doute les retrouverai-je en pleine figure, puisque j'ai décidé, pour les surprendre, de courir en sens inverse.

Gratter une toile, essayer une défaite.

Commencerais-je ? Commencerais-je par de petites lignes, de petites croix, de petits points, par une grande chose allant de là à là, par une grande tache qui me regarderait faire, par une idée ? Commencerais-je par caresser la toile que je rêve terminée ? Non, je commence.

Titres et pains perdus

*Notes sur les disparitions, les pertes de sens,
les difficultés de transmission,
les oublis, les manques et les persistances inutiles*

La peinture? Lancer des bouteilles à la mer. En vacances, quand j'étais petit, je ramassais les bouteilles rejetées sur la plage, dans l'espoir de découvrir le message d'un naufragé. Comme il n'y en avait jamais, j'en écrivais moi-même pour mettre un peu d'ordre dans tout cela. Plus tard, je découvris l'habitude citadine de me promener au bord d'une autre mer : le marché aux puces. C'était pendant la guerre. Je cherchais des vêtements à mon goût, j'apprenais à admirer des restes de beauté. Vestes usées de travailleurs, bleus de chauffe, imperméables marins. Maintenant, l'habitude aidant, je connais ces champs d'extermination, la brocante, le dépotoir. Il faut les bien connaître, c'est l'avenir. Je m'y prépare.

Depuis que je suis peintre, je ne vois plus les vieux habits avec la même attention, je vois les tableaux. Ils sont nombreux. Il y en a partout. Signés de noms pareils aux nôtres, ils rejoignent lentement l'ordure originelle. Crevés, écaillés, moisis, vides comme les bouteilles ou trop intimes, comme les cartes postales qui font épaisseur sur quoi marcher, ils tentent une dernière fois de flotter sur la mémoire. Un fond d'images se meurt. Encore une pluie et cette dame à l'aquarelle deviendra une grosse tache rose et saleté, encore un été et ce tableau (rose, tache et saleté) deviendra poudre de rien. Au premier stade d'altération c'est le titre qui disparaît.

Les tableaux perdent rapidement le leur. Cela se passe en innocence, dans un salon, lorsque le maître de maison déclare pour rassurer : « La peinture doit se suffire à elle-même. » Il est vrai, les tableaux n'imposent pas leur titre. Il faut les retourner face au mur (donc ne plus les voir) pour lire ce qu'au revers le peintre a inscrit. Et l'amateur d'images, le consommateur immédiat, lit peu, aujourd'hui : c'est connu. Il a la mémoire visuelle de ce qu'il possède, il fera de grands efforts pour décrire son tableau avec des mots divers mais ne l'appellera jamais par son nom. Il ne le reconnaît pas. Ça ne l'intéresse pas. C'est son tableau. C'est lui. Les chiens aussi en se perdant perdent leur nom, deviennent des Médors, de beaux et de vilains Médors ; ainsi disparaissent les tableaux sous le mot composition avant de gagner la décomposition. Que deviennent-ils tous ces noms, tous ces titres de tableaux perdus ?

Pour ma part, depuis que je peins et dessine, je sais mes tableaux et dessins perdus comme le reste. Comme vous et moi. Dans un tiroir se recroqueville un tas de leurs photographies ; vieilles ombres sans couleurs, je les ai rangées à côté de ces cartes postales qui m'attendrissent. Prennent leurs distances l'idée que nous nous sommes faite du tableau et l'image qu'évoque désormais seul, le titre.

Avant la disparition logique et définitive, acceptée donc acceptable, voilà mes titres étendus les uns en dessous des autres, fiches volantes d'une morgue imaginaire, sans référence ni fil. Les relire. Surtout ne plus les illustrer moi-même, ils forment une manière de poème qui n'appelle plus mes images.

Des mots sans bouteille. Jetés à la mer.

*Le pli est pris
De mémoire trouble
Le dos au fleuve
Toute la matinée
Encore vert*

*Un jour, la nuit
Pas d'explication
Personne
Le vieillard attentif
Sans miroir
Les choses en sont là
Un bon moment
Tu parles
L'un puis l'autre
Par où
Trois visages
La pluie bleue*

Pour prendre une photographie, le spectacle du mouvement de l'eau battue par l'hélice m'avait fait me pencher dangereusement par le hublot du navire. Rentré du voyage, je vis apparaître au révélateur, dans la chambre noire, l'image de la perte de mon chapeau. Bloqué au millième de seconde, il flottait, avec une certaine éternité, à la naissance du sillage.

Christian Dotremont, qui connaît bien la peinture et le Danemark, me faisait remarquer que là-bas le châssis d'une toile se nomme le « cadre aveugle ».

*Qui, ils ?
Dans la coquille
Étranger de métier
Dans la cage
Exemple
Futur antérieur
Position de repli*

A condition de pouvoir emmener un vieux vélo qui était dans la cour, c'est l'Armée du Salut qui accepta de vider la

cave de Christian Dotremont. Son linge, ses livres, ses papiers, les cendres du « continu », les vidanges et les emballages formaient un seul bloc humide avec des lettres de Paul Eluard et de Max Jacob, un petit dessin de Marcel Duchamp – *La moustache sans la Joconde* – et des gravures de Jorn.

Figure

Double

Positif

Vous dites ?

Triste comme

Situation normale

Encore Christian Dotremont : il s'installait à la maison parfois plusieurs mois pour écrire un livre. Chaque soir, il me lisait sa livraison de la journée, nous en discussions ensemble, j'attendais avec impatience la suite, j'étais heureux de voir un livre se former aussi près de moi. Puis un matin, il se faisait conduire à la gare avec ses paquets de papier pour aller dans une autre solitude, loin dans le Nord, écrire le tout dernier chapitre. Je n'attendais pas une semaine que je recevais de longues lettres de Laponie finlandaise écrites sur l'envers du manuscrit que j'étais seul à vraiment avoir aimé.

Nuit

Migration

Les hautes herbes

La mort d'un ami d'enfance, Raymond Cossé. L'image de ce nom de peintre, qui m'était si familier, je la garde, inscrite à l'encre, d'une écriture administrative et impersonnelle, sur la porte de la chambre mortuaire, comme si elle désignait le nom d'un fonctionnaire de l'hôpital. Je me souviens aussi de mon âge, dix-neuf ans, et du sien lorsqu'il mourut, et de cette différence que j'avais toujours respectée :

PIERRE ALECHINSKY

Lettre suit

Marcher en arrière pour voir plus loin que le bout du pinceau et vite en avant pour ne pas perdre l'idée. Alors, s'asseoir à une table, écrire, me surprend toujours un peu. L'œil se règle à distance fixe, la table devant soi, le buvard, le cahier où s'alignent les cursives.

Ma main droite, celle qui écrit, fait revenir ce que le plaisir de peindre avec ma bonne main, la gauche, ne dit pas. Nous travaillons à un mythe muet, disait Asger Jorn, dont il est question dans ces pages, où passent James Ensor, Bram van Velde, Christian Dotremont et *Cobra*. Un peu de géographie aussi, des déplacements, les titres de mes tableaux qui vivent le nez contre le mur, divers oubliés. Et autres souvenirs.

P. A.

Pierre Alechinsky est né en 1927 à Bruxelles. Quand il ne peint pas, il dessine, grave ou illustre des livres, et parfois en écrit lui-même. Il vit en France depuis 1951.

nrf



9 782070 726059



92-IV A 72605 ISBN 2-07-072605-3 105 FF tc